



DES SOURCES À SAISIR TEMPORALITÉS ET USAGES DE SOURCES À LA MARGE

Travaux issus de la journée d'étude des jeunes chercheurs ENC-EPHE organisée en ligne, le 23 juin 2021.

Études réunies par Camille Napolitano et
Loïc Pierrot.

École nationale des chartes

Date de mise en ligne : décembre 2024.

*Contenu mis à disposition selon les termes de la licence
Creative Commons : attribution, pas d'utilisation
commerciale, pas de modification.*

Retour sur les problèmes d'interprétation des principaux sceaux des Templiers et des Hospitaliers

par RODRIGUE BUFFET ◆

Retour sur les problèmes d'interprétation des principaux sceaux des Templiers et des Hospitaliers

RODRIGUE BUFFET ♦

Utilisé depuis l'Antiquité, le sceau permet de valider et d'authentifier un document. Son utilisation, répandue entre le XII^e et le XV^e siècle, permet à l'historien médiéviste de bénéficier de sources à la fois écrites et figurées, donc riches en informations. Michel Pastoureaux considère même que le sceau est, parmi les sources, celle qui semble « fournir à l'historien et à l'archéologue les renseignements les plus nombreux, les plus variés et les plus dignes de foi »¹.

Le sceau s'est diffusé en marge de l'écrit et est devenu un important outil de communication du monde médiéval. En effet, « formé autour d'une iconographie synthétique, il proclame l'identité du sigillant et véhicule l'image emblématique créée par celui-ci et par laquelle il souhaite être reconnu »². La symbolique de l'image représentée est donc primordiale, lourde de sens pour le sigillant et devait probablement permettre une interprétation évidente pour ses contemporains. Par conséquent, le sceau est un marqueur identitaire fort et constitue notamment « un témoignage essentiel sur l'image que les ordres militaires voulaient donner d'eux-mêmes »³.

Pourtant, comme beaucoup d'autres sources graphiques, il reste peu utilisé par les historiens, ces derniers privilégiant surtout les sources écrites. Les historiens des ordres religieux-militaires ne font pas exception, et les sceaux des Templiers et des Hospitaliers restent peu exploités. Parmi ceux-ci, certains posent même des problèmes d'interprétation que peu de chercheurs ont essayé de résoudre.

¹ Michel Pastoureaux, *Les sceaux*, Turnhout, 1981, p. 7.

² Arnaud Baudin, « Les sceaux de l'ordre du Temple », dans *Templiers : de Jérusalem aux commanderies de Champagne*, dir. Arnaud Baudin, Ghislain Brunel et Nicolas Dohrmann, Troyes, 2012, p. 162.

³ Marie-Adélaïde Nielen et Damien Carraz, « Sceau », dans *Prier et combattre. Dictionnaire européen des ordres militaires au Moyen Âge*, dir. Nicole Bériou et Philippe Josserand, Paris, 2009, p. 860.

Pourtant, certaines hypothèses d'interprétation peuvent s'infirmen ou se confirmer en utilisant, par exemple, d'autres types de sources, ou en comparant sceaux de l'Hôpital et sceaux du Temple. Ainsi, c'est en les étudiant dans le cadre d'un corpus plus large ou en faisant une tentative d'histoire comparée, que l'on peut plus facilement les interpréter.

I. Le Temple

Pour les Templiers, la boule (ou bulle) du grand maître est la principale matrice de l'ordre. Ses deux faces furent utilisées par le maître de l'ordre jusqu'en 1164, date de l'institution de la charge de visiteur cismarin (pour les parties d'Occident). Le grand maître et le visiteur se partagèrent alors les deux faces. L'avvers de la boule est probablement le sceau le plus connu de l'ordre du Temple. Il représente deux cavaliers en armes, avec lance, casque et bouclier, montant le même cheval (fig. 1). L'inscription + *SIGILLUM MILITUM* (complétée sur l'autre face par + *DE TEMPLO CHRISTI*), est remplacée, après le partage des deux faces entre le grand maître et le visiteur cismarin, par + *SIGILLUM MILITUM XPISTI*.



Fig. 1 | Moulage de la boule de l'ordre du Temple. AN, sc/D 9863.

Cette représentation a fait couler beaucoup d'encre quant à son interprétation. Par exemple, certains ont voulu y voir une référence à la pauvreté de l'ordre à ses débuts. Si la symbolique de la pauvreté peut être acceptée, l'ordre se faisant appeler *pauperes commilitones Christi Templique Salomonici* (pauvres chevaliers du Christ et du Temple de Salomon), il est impensable que les premiers templiers aient pu chevaucher à deux sur la même monture. De plus, la

mission primitive des Templiers, protéger les pèlerins se rendant à Jérusalem, implique une grande mobilité et une importante liberté de manœuvre. Enfin, les sources de l'ordre nous permettent d'écarter rapidement cette interprétation : la Règle prévoit l'attribution à chaque chevalier de trois montures et d'un écuyer, alors que les *retrais* précisent que « II freres ne doivent chevauchier en une beste »⁴.

Une autre hypothèse proposée était que les deux cavaliers représentaient les deux fondateurs de l'ordre, Hugues de Payns et Godefroy de Saint-Omer, que citent Guillaume de Tyr et Jacques de Vitry. Il serait alors étonnant que le sceau ne les distingue pas, ni dans l'inscription ni par une symbolique particulière, ou qu'aucun document du Temple n'en fasse mention.

Paul de Saint-Hilaire, dans son ouvrage *Les sceaux templiers et leurs symboles*, évoque une autre hypothèse qui fait référence à la chanson de geste des quatre fils Aymon. Dans celle-ci, « le chevalier Renaud et Maugis, qui est entré dans les ordres, se retrouvent sur le chemin de Jérusalem »⁵ juchés sur le cheval Bayard, à la tête d'une troupe de croisés pour reconquérir la Cité sainte. Cette interprétation a l'avantage d'évoquer la double vocation des Templiers, à la fois moines et chevaliers, comme le précisait Bernard de Clairvaux dans son *Éloge de la nouvelle chevalerie*, unis sur une même monture pour défendre la Terre sainte. Mais le sceau lui-même lui enlève toute crédibilité, puisque ce ne sont pas un moine et un chevalier qui se trouvent sur la même monture mais bien deux guerriers.

L'avers aux deux cavaliers correspond globalement au sceau de type équestre de guerre, très souvent utilisé par les princes, les seigneurs et les chevaliers. Pour un ordre issu de la chevalerie, rien de plus naturel que de reprendre cette représentation tout en y ajoutant une spécificité lourde de sens. Et, si les grilles d'analyse ont changé avec le temps, on peut malgré tout comprendre les sentiments que voulaient inspirer les Templiers à ceux qui voyaient cette représentation. La pauvreté, probablement, puisque ces chevaliers du siècle, en prenant l'habit, en faisaient vœu, ainsi que celui d'obéissance et de chasteté. L'humilité, sans doute, car pour des chevaliers, l'importance

⁴ Henri de Curzon, *La Règle du Temple*, Paris, 1886, p. 212.

⁵ Paul de Saint-Hilaire, *Les sceaux templiers et leurs symboles*, Grez-sur-Loing, 1991, p. 16.

de la monture est primordiale et ô combien symbolique. Or, chevaucher à deux Templiers une monture qu'ils ne possèdent pas est un signe important d'humilité. Ceci est validé par un sermon de Jacques de Vitry adressé aux Templiers et dans lequel il fustige l'orgueil, précisant que « *duo enim superbi in una sella equitare non possunt* »⁶ (deux orgueilleux ne peuvent chevaucher sur la même selle). Ainsi, « le sceau symboliserait l'humilité, le contraire de l'orgueil »⁷.

Cette interprétation est confirmée lorsque l'on sollicite d'autres sources. Par exemple, dans la lettre *De Christi militibus* du premier maître du Temple à ses confrères, alors que ces derniers éprouvent des doutes sur le bien-fondé de leur mission et essuient quelques critiques, le sentiment d'humilité est omniprésent. Hugues de Payns y utilise quelques images pour évoquer la difficulté de la mission des Templiers autant que sa nécessité : « C'est souvent ce qui est le moins noble qui est le plus utile. Le pied touche la terre, mais il porte le corps. [...] Les toits des maisons reçoivent la pluie et la grêle et le vent mais s'il n'y avait pas de toitures, que feraient les lambris couverts de peintures ? »⁸. Autre exemple, le gonfanon baussant, étendard de l'ordre du Temple, était composé à moitié de blanc et à moitié de noir, couleur de l'humilité. Dans la règle du Temple, l'humilité est également de rigueur. Par exemple, « si un frère, par un mouvement d'orgueil ou par présomption de courage, veut avoir, comme une chose qui lui est due, la plus belle ou la meilleure robe, qu'il lui soit donné la plus vile »⁹. Enfin, l'importance de la fraternité est mise en avant dans ce sceau, dans l'esprit de l'ordre et de sa règle qui impose notamment aux Templiers de manger deux par deux.

Ainsi, l'interprétation la plus couramment retenue pour ce sceau est « le symbole de la pauvreté et de l'humilité des frères ou une allégorie de la fraternité et de l'esprit de concorde »¹⁰. Une représentation symbolique donc, alliant à la fois des valeurs militaires et religieuses

6 *Ibid.*

7 Alain Demurger, *Les Templiers. Une chevalerie chrétienne au Moyen Âge*, Paris, 2005, p. 92.

8 Clément Sclafert, « Lettre inédite de Hugues de Saint-Victor aux chevaliers du Temple », dans *Revue d'ascétique et de mystique*, t. 34, 1958, p. 19.

9 Laurent Dailliez, *Règle et statuts de l'ordre du Temple*, Paris, 1996, p. 107.

10 A. Baudin, « Les sceaux... », p. 164.

pour un ordre composé de moines soldats, pour reprendre l'expression de saint Bernard. L'inspiration du sceau équestre de guerre évoque la chevalerie, alors que la mise en scène rappelle les valeurs religieuses de l'ordre.

La représentation sur la seconde face de la boule est de type monumental. Un édifice surmonté d'une imposante coupole y est représenté (fig. 2), entouré de l'inscription + *DE TEMPLO CHRISTI*, plus tard remplacée par *S TVBE TEMPLI XPI*¹¹. C'est le sanctuaire du Dôme du rocher qui est représenté. Celui-ci, transformé en église après la prise de Jérusalem par les croisés, est rebaptisé alors *Templum Domini*. Il s'agit du monument le plus visible de l'esplanade des mosquées, plus connue sous le nom de mont du Temple. C'est sur ce lieu que l'on situe le fameux Temple de Salomon sans être certain de l'emplacement exact.



Fig. 2 | Moulage de tube ou sceau du grand maître. AN, sc/D 9862.

Certains ont vu dans cet édifice la représentation du quartier général de l'ordre du Temple. Une évocation indirecte serait plus exacte, puisque l'ordre s'est implanté dans une partie de la mosquée Al-Aqsa après la donation que Baudouin II en a faite à l'ordre. Ce n'est donc pas l'édifice qui accueille le quartier général du Temple représenté ici mais le bâtiment le plus emblématique du site sur lequel est sis ce dernier. Le roi de Jérusalem, en installant la nouvelle milice dans une partie de la mosquée, transformée en palais royal, lui permit de se trouver rapidement un nom. En effet, la règle nous présente les frères de l'ordre comme étant les « pauvres chevaliers

¹¹ M.-A. Nielsen et D. Carraz, « Sceau », p. 860-861.

du Christ et du Temple de Salomon » (*pauperes commilitones Christi Templique Salomonici*). Cet emprunt d'un symbole religieux éminent pour désigner la nouvelle milice n'est pas anodin pour des chevaliers qui se destinent à protéger les pèlerins désirant rejoindre Jérusalem et le Saint-Sépulcre.

Il est intéressant de noter qu'aux débuts de l'ordre, l'utilisation des deux côtés de la boule permettait d'évoquer à la fois l'aspect militaire de la milice, avec les deux Templiers, et le religieux, avec une représentation du *Templum Domini*. Les deux faces de la boule du Temple, sceaux les plus importants de l'ordre, témoignent des valeurs chrétiennes que les frères voulaient voir associer à leur fonction toute militaire. Chevaliers ayant fait le triple vœu monastique d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, les Templiers semblent avoir voulu évoquer à la fois des valeurs chrétiennes et une référence forte à la Cité sainte au travers de deux sceaux, l'un de type équestre de guerre et l'autre monumental.

II. L'Hôpital

Les sceaux des maîtres de l'Hôpital, pourvus de deux faces, posent encore des problèmes d'interprétation aux historiens. Sur l'avvers de la bulle était représenté un frère, agenouillé devant une croix à double traverse accompagnée des lettres grecques alpha et oméga (fig. 3). Cette scène est pleine de références au Christ : la croix représente la Crucifixion, tandis que l'alpha et l'oméga symbolisent l'éternité du Christ, le commencement de tout et la fin du monde (Apoc, 22, 13). L'image centrale était entourée d'une légende avec le nom du grand maître accompagné de son titre *CVSTOS* (gardien), par exemple *GVARINVS CVSTOS* pour le sceau de Garin de Montaigu (1207-1228), nous permettant ainsi d'identifier le frère agenouillé. Le terme *CVSTOS* était régulièrement utilisé par les grands maîtres de l'ordre dans les documents officiels, qui se présentaient notamment comme *sancti Hospitalis Jherusalem custos fidelis*¹² (fidèle gardien du saint Hôpital de Jérusalem). Cette représentation inspire un profond

¹² N°177 dans Joseph Delaville Le Roulx, *Cartulaire général de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, t. 1, Paris, 1894.

sentiment d'humilité, le grand maître de l'ordre se trouvant agenouillé en prière, portant l'habit de l'Hôpital (noir, symbole également d'humilité) flanqué d'une croix. La croix patriarcale, ainsi que l'alpha et l'oméga renvoient non seulement au Christ, mais surtout à Jérusalem, à la fois lieu témoin de sa Passion, emplacement de son tombeau et quartier général de l'ordre de l'Hôpital.



Fig. 3 | Bulle de Jean-Ferdinand de Heredia (1384), ordre de l'Hôpital. AN, sc/D 9885.

C'est le revers de la boule qui continue à poser des problèmes d'interprétation aux historiens. Sur celui-ci, un personnage est représenté couché sous un édifice à trois coupes (fig. 4). À la tête du personnage se trouve une croix, au-dessus de lui une lampe suspendue, et à ses pieds un encensoir qui s'agite. L'inscription autour indique *HOSPITALIS IHERUSALEM*. De plus, la faible qualité des représentations qui nous sont parvenues laissent planer le doute sur certains détails du sceau, qui diffèrent selon les années. C'est principalement le personnage représenté qui suscite des interrogations, que ce soit sa tenue, le meuble sur lequel il se trouve, mais surtout les détails autour de sa tête : s'agit-il d'un oreiller ou d'un nimbe ?



Fig. 4 | Bulle de l'ordre de l'Hôpital. AN, sc/D 9878.

La première hypothèse évoque la représentation d'un malade dans son lit d'hôpital, ce qui serait plein de sens pour un ordre voué dès ses débuts à l'accueil et au soin des pèlerins à Jérusalem. Joseph Delaville Le Roulx a cru bon, en 1881, de tordre le cou à cette théorie. En effet, s'appuyant sur un document manuscrit des statuts de l'ordre qu'il date d'avant 1271, il explique que la description qui y est faite des sceaux utilisés ôte tout doute au sujet de la boule du maître. Le texte décrit la boule de plomb ainsi : « de l'une partie le maistre à genoillons par devant la crois ; d'autre partie est I cors d'ome mort devant I tabernacle »¹³. L'historien précise plus loin que seul le sceau de l'Hospitalier, l'un des baillis conventuels, représentait un malade.

La seconde hypothèse, privilégiée par Delaville Le Roulx, avait précédemment été proposée par le père P. A. Paoli, comme il le rappelle dans son texte. Ce dernier repoussait l'hypothèse du malade sur le lit d'hôpital pour identifier clairement le Saint-Sépulcre et un mort dans son cercueil. Les voûtes représentées « ne diffèrent pas de celles qui figurent dans les sceaux du prieur et des chanoines de ce monastère »¹⁴. Il précise que le corps est entouré de bandelettes, à la mode orientale, et que l'encensoir serait malvenu s'il s'agissait d'un malade. L'apparition du nimbe serait, selon Delaville Le Roulx, le fruit d'une mauvaise interprétation du graveur. C'est ce nimbe, et l'identification du Saint-Sépulcre, qui ont orienté certains historiens sur une autre interprétation.

La troisième hypothèse, privilégiée par le récent dictionnaire sur les ordres militaires, évoque « l'intérieur du Saint-Sépulcre, reconnaissable à ses trois coupes, une lampe éclairant la figure du Christ allongé au tombeau, une main invisible agitant un encensoir »¹⁵. Cette interprétation est évidemment problématique puisque, comme l'a précisé Alain Demurger, « le Christ est ressuscité et son tombeau est vide »¹⁶. De plus, malgré l'aspect des sceaux qui nous

¹³ Joseph Delaville Le Roulx, « Note sur les sceaux de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem », dans *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, t. 41, Paris, 1881, p. 5.

¹⁴ *Ibid.*, p. 16.

¹⁵ M.-A. Nielsen et D. Carraz, « Sceau... », p. 860.

¹⁶ Alain Demurger, *Les Hospitaliers : de Jérusalem à Rhodes, 1050-1317*, Paris, 2013, p. 155.

sont parvenus, il est difficile de croire que c'est un nimbe qui entoure la tête du personnage, en particulier sur les plus anciens sceaux. Il est probable que l'accent aurait été mis sur ce détail important, afin d'identifier clairement le personnage couché. Reconnaître le Saint-Sépulcre à partir de l'édifice représenté n'était probablement pas à la portée de tous, en particulier à l'époque, et le Christ aurait sans doute eu droit à un traitement plus visible. Certes, le Christ au tombeau n'est pas encore un corps glorieux et peut être représenté comme un cadavre entouré de bandelettes, mais cette interprétation n'aurait pas été évidente pour un sceau censé véhiculer, rappelons-le, une image lourde de sens et facilement identifiable. Il est possible de faire un tri dans ces différentes hypothèses et de consulter d'autres sources de l'ordre afin de mieux appréhender ce que les frères de l'Hôpital ont voulu diffuser au travers de leurs principaux sceaux. Une comparaison avec les sceaux des Templiers pourrait peut-être même aider à valider certaines pistes.

Pour mettre l'accent sur leur mission caritative, les Hospitaliers ont principalement utilisé le grand hôpital de Jérusalem : « Son caractère emblématique en a fait un outil de propagande privilégié de l'ordre »¹⁷. L'imposant bâtiment de soixante-dix mètres de long recevait de nombreux pauvres et malades. Les pèlerins visitant la Cité sainte ne manquaient pas d'être impressionnés par l'hôpital et par le nombre de pauvres accueillis, qui pouvait se monter à deux mille. Par exemple, Théodorich, un Allemand de passage à Pâques en 1169, raconte :

Qu'il y ait autant d'édifices décorés, autant de salles et de lits et d'autres ustensiles à l'usage des pauvres, des infirmes et des faibles, combien de richesses sont dépensées pour nourrir les pauvres et ceux qui quémangent leur nourriture, je n'aurais pu le croire de personne si je ne l'avais vu de mes propres yeux¹⁸.

Après la chute de Jérusalem, les Hospitaliers transfèrent leur quartier général et leur grand hôpital à Acre. Et, lorsque les Hospitaliers

¹⁷ François-Olivier Touati, « Hôpital », dans *Prier et combattre...*, p. 444.

¹⁸ A. Demurger, *Les Hospitaliers...*, p. 146 ; traduction des textes latins édités par R. B. C. Huygens, *Peregrinationes Tres. Seawulf, John of Würzburg, Theodoricus, Corpus Christianorum*, cxxxix, Turnhout, 1994.

s'installent à Rhodes, au début du ^{xiv}^e siècle, ils s'empresment de construire un nouvel établissement emblématique. L'installation de l'ordre à Malte au ^{xvi}^e siècle est suivie de la construction d'un autre édifice. Ce grand hôpital, qui remplace le précédent à chaque déménagement de l'ordre, a absorbé une bonne partie des ressources des Hospitaliers, les obligeant parfois à délaissier de plus petits établissements se trouvant sous leur tutelle. Il véhiculait l'image d'un ordre à vocation hospitalière et était d'un grand secours pour les pèlerins de Jérusalem et, plus tard, à Rhodes et à Malte, sur la route de Terre sainte. Partout, au fil du temps, il a suivi l'ordre, et sa construction fut « sinon une priorité dans le temps, du moins une nécessité pour faire connaître l'identité de l'ordre »¹⁹. Et lorsque l'Hôpital, dans une étrange tentative pour se sacraliser, répand les textes des *Miracula*, sans doute au milieu du ^{xii}^e siècle, c'est encore l'établissement qui est mis en avant. Ceux-ci racontent les trois miracles accomplis par le Christ entourant la création de l'hôpital, qui devint le berceau de l'ordre.

Une fois assimilé l'aspect primordial de l'établissement principal de l'ordre de l'Hôpital et noté que ses frères ont toujours lié leur destin à celui-ci, il est intéressant de remarquer comment ils l'ont représenté dans les sceaux utilisés par l'ordre. Or, si le revers de la boule du grand maître représente bien le Christ au tombeau, force est de constater qu'ils n'ont pas désiré diffuser l'image de l'emblématique bâtiment. Cette hypothèse semble alors complètement invraisemblable. Certes, comme nous l'indique le manuscrit cité par Delaville Le Roulx, un des dignitaires de l'ordre, l'Hospitalier, un des bailis conventuels, disposait d'un sceau représentant sa fonction. Mais rien ne permet de faire le parallèle entre l'hospice emblématique de Jérusalem et ce sceau. Il pourrait représenter n'importe quel hôpital. Or il était primordial d'identifier l'établissement principal de l'ordre à Jérusalem. C'est sur le revers que la représentation devrait évoquer l'hôpital emblématique.

Cette hypothèse est confirmée par l'inscription entourant la représentation au revers, qui mentionne *HOSPITALIS IHERUSALEM*. Évidemment, ce texte complète celui de l'avers et ne peut être pris

¹⁹ A. Demurger, *Les Hospitaliers...*, p. 156.

isolément, mais il a probablement un lien avec l'image qu'il entoure. Si l'on compare cet agencement avec celui des deux faces de la boule du Temple, la même constatation peut être faite. Ainsi, + *SIGILLUM MILITUM* est apposé pour la face aux deux chevaliers, complété sur l'autre face par + *DE TEMPLO CHRISTI*, sur la représentation du Temple (ici le *Templum Domini*). D'ailleurs, Michel Pastoureau a souligné l'importance de l'écriture circulaire : « L'image est trop bavarde, trop polysémique, elle favorise par trop les surlectures et les glissements de sens. D'où l'idée, très ancienne, de l'entourer d'un texte circulaire qui la contrôlerait, en insistant, en faisant redondance avec elle, en ne sélectionnant qu'un seul niveau de sens »²⁰. L'inscription circulaire qui entoure l'image posant problème est parfaitement explicite : c'est l'hôpital de Jérusalem qui est représenté.

Si cette représentation du revers de la boule des Hospitaliers évoque bien l'hôpital emblématique de Jérusalem, il faut comprendre pourquoi les frères ont désiré y faire figurer l'image d'un personnage étendu, avec croix, encensoir et tabernacle, sous un édifice à trois coupes, avec un coussin (ou un nimbe). Le personnage couché a parfois été pris pour un malade sur son lit d'hôpital. La position couchée du personnage ainsi que la mise en scène du revers du sceau évoquent probablement un « cors d'ome mort », comme le mentionne le manuscrit cité par Delaville Le Roulx. Mais n'est-ce pas là, en particulier au Moyen Âge, le destin qui attend la plupart des malades ? Comment mieux suggérer la maladie dans une représentation simple et avec peu de détails, qu'en représentant un corps étendu sur un lit, avec une croix et de l'encens symbolisant la prise en charge du malade par les frères de l'hôpital qui lui fournissaient un lit, des soins sommaires (la médecine du début du XII^e siècle en Occident), et surtout les prières pour accompagner son âme ? Le pèlerin Jean de Wurzburg précisait d'ailleurs la forte mortalité des patients : « Et parmi eux entre le jour et la nuit, une cinquantaine parfois mourait, dont les cadavres étaient évacués et ils étaient remplacés toujours et encore par des nouveaux venus »²¹. La représentation peut donc évoquer un malade de l'hôpital, même si c'est après sa mort.

²⁰ Michel Pastoureau, *Couleurs, images, symboles. Études d'histoire et d'anthropologie*, Paris, 1989, p. 134-137.

²¹ *Ibid.*

La présence de ce corps sous les voûtes du Saint-Sépulcre est la principale raison qui a amené des chercheurs à opter pour une représentation du Christ au tombeau. Pourtant, si la position exacte de l'hôpital de Jérusalem n'est pas certaine²², on sait que le complexe de bâtiments des Hospitaliers était voisin du Sépulcre du Christ. Guillaume de Tyr nous indiquait l'emplacement du monastère d'origine, qui fit place plus tard à une église et à un hospice : « en face de la porte de l'église de la Résurrection, à la distance d'un trait de pierre »²³. Jean de Wurzburg confirmait cette proximité. Il est donc normal que, pour évoquer un établissement voisin de l'église de la résurrection, les Hospitaliers aient représenté ses trois coupes. Si le bâtiment représenté avait été l'édifice même de l'hôpital, peu de gens auraient été capables de l'identifier. Associer le Saint-Sépulcre, lieu de destination indispensable pour les pèlerins, à l'hôpital de Jérusalem est naturel pour ceux qui se sont voués à leur accueil, surtout si les édifices sont voisins. Après tout, si l'on consulte les sceaux des Templiers, on peut constater que ce n'est pas la mosquée Al-Aqsa qui est représentée sur l'une des faces, mais bien le dôme du Rocher, qui n'est pourtant pas le quartier général de l'ordre. Mais c'est l'édifice le plus emblématique et reconnaissable de l'esplanade des mosquées où était située la maison-mère des Templiers. Ainsi, la comparaison avec le sceau monumental du Temple confirme l'utilisation des trois coupes du Saint-Sépulcre pour représenter l'hôpital, qui en est voisin.

La seconde raison qui incitait certains à voir une représentation du Christ au tombeau au revers de la boule de l'Hôpital est le nimbe qu'ils y voyaient, entourant la tête du corps étendu. Delaville Le Roulx, on l'a dit, estimait qu'il s'agissait là d'une mauvaise interprétation du graveur. Il précise d'ailleurs : « Ce nimbe commence à se montrer sous Guillaume et Foulques de Villaret ; il est parfaitement caractérisé sous Hélion de Villeneuve et se perpétue dès lors dans la représentation du revers du sceau du grand maître »²⁴.

²² Sur ce sujet, lire Denys Pringle, « The Layout of the Jerusalem Hospital in the Twelfth Century: Further Thoughts and Suggestions », dans *The Military Orders*, t. 4 : *On Land and by Sea*, dir. Judi Upton-Ward, Farnham, 2016, p. 91-110.

²³ Guillaume de Tyr, *Histoire des régions d'outre-mer depuis l'avènement de Mahomet jusqu'en 1184*, t. 4, Éditions *paleo*, 2005, p. 191.

²⁴ J. Delaville Le Roulx, « Note sur les sceaux... », p. 17.

Cette apparition d'un nimbe qui incite à identifier le Christ dans ce qui était l'hôpital de Jérusalem n'est peut-être pas un accident. Après tout, depuis plus d'un siècle alors, les *Miracula* diffusés par les Hospitaliers plaçaient « sous leur toit des traditions de la vie du Christ et de la Vierge que le Nouveau Testament ne localisait pas en des lieux précis »²⁵. Cette association de l'hôpital de Jérusalem à certains épisodes de la vie du Christ, dans ces textes légendaires mais largement diffusés, explique peut-être l'apparition d'un nimbe sur le personnage couché au revers de la boule. Associer le Christ à l'hôpital de Jérusalem, en particulier après la chute de Saint-Jean d'Acre, plus d'un siècle après la perte de la Cité sainte, fut sans doute une volonté délibérée de certains dirigeants de l'ordre.

III. Conclusion

Ainsi, si l'on étudie les deux faces de la boule du grand maître de l'Hôpital, dans un corpus plus large, en utilisant les sceaux du Temple, les autres sceaux de l'ordre ainsi que certaines sources écrites comme les témoignages de pèlerins ou les *Miracula*, il est possible d'écarter certaines interprétations et de mieux comprendre l'image qu'ont voulu diffuser les frères de l'ordre de l'Hôpital au travers de leurs sceaux principaux.

L'humilité et la fraternité semblent être deux sentiments que les Templiers et les Hospitaliers ont voulu attacher à l'image de leurs ordres. L'évocation sur leurs sceaux des deux monuments de la Cité sainte que sont le Temple de Salomon et le Saint-Sépulcre s'explique aisément par la nécessité de se rattacher au prestige lié à ces lieux iconiques du christianisme. Cette sacralisation de leur institution leur permettait de délier les bourses et d'obtenir de nombreux dons, essentiels pour accomplir leurs missions en Terre sainte. Ces deux monuments symbolisent pleinement Jérusalem à l'époque et sont assez facilement identifiables. Au XIX^e siècle, Émile Signol les place d'ailleurs dans son tableau représentant la prise de Jérusalem par les croisés (*Les croisés devant Jérusalem libérée*, 1847).

²⁵ A. Demurger, *Les Hospitaliers...*, p. 71.

On comprend alors mieux les choix faits par les membres de l'Hôpital et du Temple pour représenter leurs quartiers généraux en les associant à ces lieux emblématiques de Jérusalem. Rappelons que ces sceaux, par leur fonction instrumentale et leur taille limitée (environ 33 mm), présentaient des dessins souvent simplifiés et épurés, afin d'être reconnus facilement par ceux qui les rencontrent. Ces contraintes, et les ravages du temps sur des matériaux souvent mal conservés (beaucoup d'empreintes en cire mais peu de matrices) expliquent les problèmes d'interprétation que peuvent rencontrer les chercheurs encore aujourd'hui.

RODRIGUE BUFFET

Docteur en histoire du Moyen Âge,
université de Montréal